

## La récréation

*Ce que je mens  
en allemand,  
je le pensais  
en français.*

Chanson populaire alsacienne

La création, Dieu le sait, est un fardeau. A l'ombre des oeuvres appréciables, déplorables ou recyclables, le véritable *livre de sable* augmente en volume chaque jour. Avec mes frères d'infortune de la *Arbeiter-Unfall-Versicherungs-Anstalt* à Prague, Alger, Croisset et partout ailleurs, je l'enrichis de mots abandonnés et de pages blanches. Un jour, qu'il conviendrait pour une fois d'appeler un beau jour, les mots que je biffe couvent les mots que je fixe. La langue m'a écouté. Un poème est là.

A moi d'écouter à présent. La traduction, c'est l'heure de la récréation. J'écoute la langue comme on écoute un morceau de musique. J'écoute la langue parler. J'entends ce qu'elle dit, ce qu'elle ne dit pas, n'arrive pas à dire, ce qu'elle dit mieux que l'autre langue. Libéré du sens, mes oreilles s'ouvrent aux sens et aux sons. Les mots : comme le poète au bord de la langue, le garçon cherche les cailloux qui sautillent sur l'eau, il observe jusqu'où un caillou va et combien de fois il rebondit, et il recherche d'autres cailloux. Il assemble ceux qui ont une veine ronde, ceux qui sont striés ceux qui sont noirs, ceux qui sont roux, ceux dont les veines enlacent le caillou comme un filet, ceux qui sont tout plats et qui produisent, sous l'impulsion du geste juste, plein de ricochets dont les ondulations se croisent et recréent, au fond de l'eau, le filet lumineux des vagues qui avancent vers le lieu où il est.

En récrivant le poème, je le travaille comme l'image provisoire et fragile d'un kaléidoscope. Le moindre changement, le moindre déplacement modifie toute la constellation des formes et des couleurs. Je cherche à recréer l'image originale. Je travaille avec les débris d'un verre qui n'était jamais entier. La réplique casse le statut de l'original, et m'amène à recréer la réplique avec les débris de l'image originale... Le coup d'arrêt de la création - avec la détente, le doute et le vide qu'il peut provoquer - a retenti et n'arrête pas d'être retenu.

L'allemand n'est pas ma langue maternelle, c'est la langue maternelle de ma grand-mère paternelle, qui a quitté l'Allemagne à l'âge de dix-sept ans pour servir, un jour qu'il conviendrait pour une fois d'appeler un beau jour, dans un restaurant à Einsiedeln, un homme de Stans qui, en bon pèlerin chrétien, lui proposa le mariage sur-le-champ, c'est-à-dire dans ce restaurant, ce qu'elle accepta après une semaine de réflexion, pour vivre auprès de lui et apprendre rapidement sa langue, le suisse-allemand, qui est la langue maternelle de mon père...

Ma langue fraternelle : c'est la langue dans laquelle saint François d'Assise s'adresse aux choses et les choses s'adressent à lui. Ma langue charnelle : celle dont les sons, les sens et le rythme incarnent le mieux ce que je ne vis pas, ce que j'aimerais vivre, ce que j'ai entendu vivre, ce que je vis, ce que d'autres ont vécu, ce qu'ils ont dit, ce qu'ils n'ont pas dit.

Ce musicien était en fait un chanteur, mais un de ces innombrables chanteurs inconnus, ignorés davantage que le soldat inconnu, puisque aucun monument ne montre du doigt son absence du nom. Ses chansons n'en étaient probablement que pour lui, car il ne faisait rien d'autre que de chanter, rien d'autre d'ailleurs que les membres de sa famille, les habitants de son quartier et de son village, à cette différence près qu'ils appelaient paroles ce chant qu'il entendait et auquel il participait avec une assiduité d'enfant. Aussi n'avait-il rien fait d'autre que de chanter, jusqu'à l'âge de vingt ans, sans toucher aucun instrument, lorsqu'il découvrit un jour qu'il conviendrait pour une fois d'appeler un beau jour, un instrument dont la grâce et la finesse des formes, conjointes à l'éclat de son corps aux couleurs de châtaigne, le touchait jusqu'aux os. Dans les fentes obscures du bois, un passé dépassant son champ de vision

surgissait et le fascinait. Il oubliait de chanter et se mit à rêver des mélodies que l'archet de son âme exécutait sans difficulté. Mais ses mains et son épaule, ignorant les gestes appropriés à ce corps sonore, ne produisaient qu'un grattage. Il décida alors de s'installer au pays des violons, dans l'espoir qu'un jour (qu'il conviendrait pour une fois d'appeler un beau jour) il ferait cette musique qu'il avait commencé à entendre lorsqu'il avait eu envie, pour la première fois, de faire vibrer les cordes d'un corps étranger. Il étudiait les cordes et leur tension. Il suivait des maîtres du jeu. Il apprit que le bois du violon devait être coupé en période de lune ascendante. Il s'exerçait à tenir l'archet comme le tireur à l'arc qui tient son arc sans jamais tirer. Il jouait du violon, rien d'autre que du violon, rien d'autre d'ailleurs que les membres de sa famille, les habitants de son quartier et de son village, à cette différence près qu'ils appelaient jeu de violon ce verbe qu'il entendait et auquel il participait avec une assiduité d'enfant.

### **Windstille**

Ohne den Gesang im Geäst.  
Quinquillieren.  
Ohne das Wort Quinquillieren.  
Die Stille.  
Ohne das Wort.  
Die Wirklichkeit.  
Ohne den Menschen im Traum.  
Der Wind.  
Ohne den Baum im Wind.  
Der Baum.

### **Ramure muette**

Sans le chant dans les branches.  
Le ramage.  
Sans le mot ramage.  
Le silence.  
Sans le mot.  
Le réel.  
Sans l'homme en rêve.  
Le vent.  
Sans l'arbre au vent.  
L'arbre.

Beat Christen  
publié dans "Feuxcroisés"  
(voir Cyberdossier)